Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 13 (1925)

Heft: 220

Artikel: Une femme poète et philosophe : Mme Louise Ackermann : (1813-1890) : [1ère partie]

Autor: Evard, Marguerite / Ackermann, Louise

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-258628

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

que par les avis d'ordre juridique qu'il a constamment tenus à notre disposition : aussi sommes-nous très fières que le nouveau juge fédéral, qui est l'objet, jeune encore, d'une distinction si flatteuse, soit l'un des nôtres, et honore ainsi la cause du suffrage féminin. Et c'est de tout cœur que nous souhaitons à M. et Mme Leuch la bienvenue en Suisse romande.

Le Mouvement Féministe.

Lettre de Roumanie

Peu de pays ont eu une conscience plus nette de la nécessité d'adopter une politique sociale et ont fait en si peu d'années de tels progrès dans le développement des œuvres d'assistance. La Roumanie en dehors des sociétés pour la protection des nourrissons, des accouchées, en dehors des écoles maternelles, des écoles d'aveugles, de sourds-muets, de rééducation, en dehors des cantines et des colonies scolaires qui envoient chaque année des centaines d'enfants aux eaux, à la montagne ou à la mer, donne en ce moment un exemple unique de réveil social par le fait que, grâce à l'effort fourni par cette merveilleuse et vigoureuse classe paysanne, 10.000 écoles primaires sont en train de se construire, grâce au denier des villageois, propriétaires aujourd'hui d'une grande partie de la terre et qui se rendent compte que, devant remplir un rôle social, ils ont le devoir de préparer leurs enfants comme des éléments utiles au service de la patrie, et font tous les sacrifices pécuniaires dans ce but.

Voilà donc comment la grande loi sociale de l'expropriation qui a été une révolution pacifique dont on n'a pas mesuré suffisamment l'importance dans le monde, se dévoile maintenant comme une magnifique manifestation de réveil de la conscience publique. Voilà comment le sacrifice, noblement consenti par les uns, s'épanouit en une floraison de renaissance morale. Socialement parlant, un jeune pays qui, après les épreuves d'une terrible guerre, quand l'égoïsme naturel reprend le dessus, trouve assez de hauteur et de force d'âme pour librement, sans agitation dangereuse, sans protestations violentes, déposséder les uns de 5.850.616 hectares au profit des autres, et trouve en lui la force d'acquitter la somme de 4.493.160.100 lei en bons pour le terrain exproprié sans aucune aide financière de l'étranger, ce pays-là a le droit d'être fier de sa classe dirigeante qui vient de donner un grand exemple de solidarité sociale.

Ce qui résulte de ce grand bouleversement qui, du jour au lendemain, a enrichi les uns et appauvri les autres, c'est que malgré les erreurs d'une législation incomplète et de la dépression économique que fatalement a provoqué un si radical changement, c'est que cela a suscité un admirable réveil des énergies ; les uns se sont mis au travail comprenant que le temps de la vie facile était passé, et les autres qui, jusque-là, végétaient, sont sortis du sommeil léthargique, entrevoyant enfin les larges horizons qui s'ouvrent devant eux. Voilà comment, dans l'ordre moral, il n'y a pas de déchet, il n'y a pas de sacrifices inutiles, la vie devant être un admirable chaînon de bonté, de fraternité et de solidarité nationale, sociale et humaine.

La Roumanie moralement sort grandie des épreuves de la guerre qu'elle a vaillamment supportée, et de la crise sociale qu'elle a su surmonter en toute générosité.

Aussi croyons-nous que nos détracteurs devraient être un peu plus indulgents ayant en vue les sacrifices faits par nous pour la cause générale de sécurité sociale. Si l'ordre en Europe a pu être maintenu, c'est aussi, ne l'oublions pas, grâce au bon sens du peuple roumain.

Princesse Alexandrine Cantacuzène.

N. D. L. R. — Nous avons reçu d'autre part communication d'une intéressante proposition faite par la princesse Cantacuzène (qui est, comme on le sait, vice-présidente du Conseil National des Femmes roumaines et vice-présidente également du Conseil International des Femmes), concernant les orphelins de guerre. Il s'agirait de créer un foyer commun, des colonies scolaires internationales, qui s'occuperaient de réunir les orphelins de guerre des deux sexes, de tous les pays, en différents groupes, et qui, passant leurs vacances ensemble, formeraient déjà une petite famille internationale, d'où naîtraient plus tard les accords qui doivent radicalement changer les bases de notre vie sociale et politique. Ce problème pourrait même n'être pas envisagé exclusivement pour les orphelins de guerre, mais aussi pour le rapprochement des veuves et des invalides, et la princesse Cantacuzène insiste tout spécialement sur le grand rôle que les femmes éducatrices dans l'âme, seraient appelées à jouer dans ces circonstances particulièrement délicates. C'est là assurément une idée très généreuse, si son application immédiate peut paraître encore difficile.

Une femme poète et philosophe

Mme Louise Ackermann (1813-1890)

Depuis qu'il est question d'émancipation féminine, on a tant reproché à la femme d'être incapable de s'élever aux hautes spéculations de la pensée humaine, qu'il n'est peut-être pas sans intérêt de retourner à l'œuvre fortement pensée de Louise Ackermann, ne serait-ce que pour fournir aux lectrices du *Mouvement Féministe* un argument à opposer à ceux qui méconnaissent la femme de science, la femme philosophe, et croient l'être féminin incapable de s'élever à la sagesse antique à la manière des Sénèque, des La Béotie ou des Renan.

Et notre argument ne date pas de l'époque moderne des Mme Curie ou des Marie Lenéru; il est du temps où les revendications féministes ne s'étaient encore nullement manifestées en Europe, et où elles eussent fort étonné une Mme Ackermann, qui, dans deux années bien brèves de parfait bonheur conjugal, laissa toujours ignorer à son mari qu'elle faisait des vers.

Nous voudrions mettre sous les yeux de nos contradicteurs le portrait si énergique par Léon Ostrowski d'une Mme Ackermann septuagénaire, comme l'a définie Mlle Read, « du grand poète au front superbe, aux somptueux cheveux blancs, aux yeux pénétrants », qui domine aujourd'hui encore tous les fidèles du salon de Louise Read; le regard sombre rayonne d'intelligence; le front est plissé de rides qui témoignent de la concentration coutumière de l'énergie virile, et la bouche, malgré des plis sévères, a quelque chose d'affectif révélant moins le penseur que la femme.

Louise Choquet naquit à Paris le 2 novembre 1813; mais son père malade se retira à la campagne; la fillette y vécut beaucoup en solitaire et en communion avec la nature. Dans une courte notice autobiographique, intitulée *Ma Vie*, éditée avec ses œuvres complètes, Mme Ackermann, vieillie, racontait son enfance: « Mes meilleurs moments étaient ceux que je passais dans un coin du jardin, à regarder s'agiter les moucherons, les fourmis et les autres insectes, les cloportes surtout. Je me sentais une sympathie toute particulière pour cette bête, laide et craintive. J'aurais voulu, comme elle, pouvoir me replier sur moi-même et me dissimuler. De ce commerce, il m'est resté une grande tendresse pour ce qui a vie. » Son enfance fut triste, entre une mère de caractère difficile, un père malade, de goûts particuliers, et deux sœurs cadettes de tempérament autre. « J'étais sauvage et concentrée; les rares caresses m'étaient insupportables; je leur préférais cent fois les rebuffades... Quant aux enfants de mon âge, je les évitais, ne sachant ni jouer, ni me défendre... » Elle trouva de grandes jouissances dans la lecture et note, parmi ses étrennes d'enfant, un Corneille qui fut une de ses joies les plus vives! Entre son père voltairien et sa mère dévote, la fillette fut amenée à réfléchir de bonne heure sur les thèmes métaphysiques, passant tour à tour par une crise religieuse intense lors de sa première

De-ci, De-là...

Education sexuelle.

Nos lectrices n'ont certainement pas oublié la magistrale étude sur ce sujet, si préoccupant pour toutes les mères et les éducatrices, parue en automne 1923 dans nos colonnes, sous la signature de Dr. Pauline Luisi, présidente de la Commission pour l'unité de la morale de l'Alliance Internationale pour le Suffrage des Femmes, et qui était extraite d'un rapport présenté par Dr Luisi au Congrès International d'Hygiène sociale. Aussi apprendra-t-on avec plaisir que Dr Luisi vient aimablement de mettre à la disposition du *Mouvement Féministe* un certain nombre d'exemplaires de ce rapport, qui se vend 1 fr. au profit du *Mouvement*. Nombreuses seront celles qui tiendront à le posséder pour le relire et l'étudier.

D'autre part, durant son séjour en Europe, Dr Luisi a reçu la très bonne nouvelle qu'elle venait d'être appelée à la chaire, tout récemment créée par le gouvernement, d'hygiène sociale à l'Ecole normale de Montevideo, et elle allait commencer son enseignement, sitôt rentrée dans son pays cet automne. Aux chaudes félicitations que nous lui adressons de tout cœur, se joint — faut-il l'avouer?... un sentiment d'envie: quelle importance pour de futurs éducateurs que cet enseignement! et combien seront mieux préparés à l'instruction biologique dans les écoles primaires, instituteurs et institutrices de l'Uruguay, que ceux de pays qui se croient à la tête de tous les progrès!

Une nouvelle association professionnelle.

Au début de mars 1925 fut créé à Zurich, grâce au concours de l'Office central suisse pour les professions féminines, l'*Association suisse du personnel infirmier pour maladies nerveuses et mentales*. La nouvelle association a pour but l'élévation morale et économique de la profession et tend à en protéger le développement, qui laisse encore bien à désirer. Seules sont admises les gardes-malades privées ou celles d'établissements, possédant un certificat, donnant les preuves d'un certain degré de connaissances et d'expériences dans ce domaine spécial. Plus tard, un examen sera exigé avant l'admission. Le Comité se compose de quatre infirmières de la Suisse allemande et d'une représentante de la Suisse romande. La présidente est Sœur Marie Schönholzer, Jupiterstr. 41, Zurich VII.

Cette nouvelle fondation est la bienvenue, déjà pour la raison que les gardes-malades d'établissements d'aliénés ne sont plus admises, depuis quelque temps, dans l'Alliance suisse des gardes-malades. Une association indépendante sera dans la possibilité de s'occuper spécialement des particularités de ce genre de profession. Il est à espérer que, grâce à de nombreuses demandes d'admission, le nombre des sociétaires augmentera rapidement, et, que par là, une base sera assurée au développement de cette société. Des amis de l'œuvre pour les aliénés seront admis comme membres passifs.

T. S. F. et féminisme.

Jeudi 22 octobre, de 9 h. à 9 h. 15 du soir, le poste de Radio-Genève émettra, sauf imprévu, la première des « chroniques d'intérêt féminin » que l'on entendra dorénavant tous les quinze jours, sous la direction de Mlle Emilie Gourd, rédactrice du *Mouvement Féministe*. Avis à tous les sans-filistes qu'intéressent nos idées, et dont nous serons heureuse de recevoir les appréciations et les observations.

On sait que, dans la plupart des grandes villes étrangères, et en Suisse à Zurich, les programmes comprennent également régulièrement une chronique féminine. Nous sommes très heureuses que Genève ait son tour, et en exprimant notre vive reconnaissance à la Société Radio-Genève pour son amabilité, nous espérons que ce nouveau moyen de faire connaître notre mouvement contribuera par cette voie tout à fait moderne au succès de nos idées.

Hygiène sociale et morale.

Le Cartel romand d'hygiène sociale et morale a tenu sa XVIe assemblée générale à Lausanne, sous la présidence du Dr R. Chable, professeur à l'Université de Neuchâtel.

Le rapport d'activité fait constater que le Cartel groupe actuellement 76 associations, 37 groupes locaux et 28 correspondants. Le programme d'activité 1925-1926 a été arrêté. Il comprend l'organisation de semaines d'hygiène sociale, une campagne contre le danger de l'eau-de-vie, et la propagande pour l'amélioration du logement. MM. Gilliard, architecte, Freymond, député de Lausanne, et Dr A. Montandon, de Genève, ont rapporté sur le dernier objet. Plusieurs sociétés s'occupant de construction ou d'amélioration du logement avaient envoyé des délégués.

Après la discussion, l'assemblée a voté à l'unanimité le vote suivant:

« L'assemblée proclame la nécessité absolue d'améliorer le logement pour le développement de la santé physique et morale, pour le bien-être et la nourriture de notre peuple. Elle émet le vœu que nos autorités fédérales, qui ont paré à la crise du logement consécutive à la guerre, ne se désintéressent pas de cette question et instaurent dès maintenant, avec la collaboration des cantons et des communes, une « politique du logement » qui permette de travailler activement et avec suite à l'amélioration du logement et spécialement de la petite habitation urbaine. Les communautés ont le devoir de faire tous les sacrifices nécessaires pour que les familles ouvrières dont le gain est restreint soient logées convenablement, surtout si les enfants y sont nombreux. »

---

communion, à douze ans, puis par une phase de matérialisme genre XVIIIe siècle, pour redevenir pieuse, au point de passer pour un objet d'édification à la pension de l'abbé Daubrée, où elle vécut trois ans; le bon prêtre ne se douta jamais que les cours de théologie qu'il lui communiqua ramenèrent finalement la jeune sainte au scepticisme le plus absolu!

A son arrivée à la pension, les aînées se moquèrent de la jeune fille concentrée en elle-même et la surnommèrent « l'ourson »; mais celui-ci prit sa revanche bien vite par ses succès intellectuels; un professeur de littérature, ami de la famille Hugo, apportait pour elle toutes les productions littéraires du jour; elle dévorait Shakespeare, Byron, Schiller et Gœthe dans leur langue. Ses compagnes rirent beaucoup de ses premiers essais de versification trouvés dans son pupitre; mais le professeur mit la classe « au régime de l'alexandrin »: « Le choix des sujets ne tarda pas à m'être laissé. Je n'y allais pas de main morte: Napoléon, Charlemagne, Roland, etc. Mes compagnes maudissaient leur curiosité et m'envoyaient à tous les diables... Le grand poète lui-même n'a pas dédaigné de donner des conseils sur le rythme à la pensionnaire; je ne les ai jamais oubliés. »

Son père — le seul qui lui témoignait quelque bienveillance — mourut alors; la jeune Louise se renferma dans son chagrin et ses chères études, en perpétuelle contrainte. Elle travailla les langues modernes et les langues anciennes, acquérant une érudition de savant, mais ignorant l'épanouissement de sa nature de jeune fille. Sa haute culture lui fit assimiler les spéculations philosophiques et philologiques de son temps. C'est à Berlin surtout qu'elle trouva le milieu de ses rêves, car on s'y passionnait pour les questions littéraires et philosophiques. Ses sœurs étant mariées et sa mère morte, Louise s'établit chez ses amis Schubart, une famille très cultivée, recevant l'élite de la société lettrée, où elle avait séjourné déjà de 1830 à 1840, et où elle demeura de 1841 à 1844. Elle y connut le jeune philologue alsacien Paul Ackermann, qu'elle épousa en 1840, malgré son éloignement du mariage. Il travaillait à Berlin à la publication de la correspondance du Grand Frédéric. Nous aimons nous représenter la jeune Mme Ackermann s'associant aux travaux de son mari, et se formant encore avec lui, car il avait, dit-on, des vues neuves en poésie et en philosophie, un esprit fin et observateur. Mais ce bonheur ne fut que de quelques mois; la maladie terrassa bientôt le jeune savant qu'en vain elle avait ramené à son air natal, à Montbéliard; il mourut en 1846. Le coup fut terrible; toute l'âpre poésie de cette virile poétesse date de son chagrin de veuve, qui martela son cœur et son caractère, mais d'une douleur que la méditation changera en une souffrance éducatrice. Mme Ackermann, âgée, a écrit à ce propos: « Il est de certains points culminants de notre vie comme des hautes montagnes: quelle que soit la distance qui nous sépare, ils nous paraissent toujours proches. »

Fuyant les pays où elle avait été heureuse, Mme Ackermann se fixa à Nice chez sa sœur, puis dans un petit domaine, ancienne propriété des Dominicains, cherchant dans l'étude et la méditation, les travaux du jardinage, et la contemplation de la

DENISE

Pièce suffragiste en 3 actes

(Suite et fin.) [1]

SCÈNE II

LES MEMES. MARIE. LEONCE.

DENISE.

Entrez.

MARIE.

C'est un ouvrier qui demande Monsieur.

M. DAVESNES *s'assied.*

Faites entrer.

MARIE.

Dans le bureau de Monsieur?

M. DAVESNES.

Non, ici.

DENISE, *qui se lève et rassemble hâtivement son ouvrage.*

Si c'était Léonce! ... Je vais vous laisser. Vous serez plus libres pour causer.

M. DAVESNES *la force à se rasseoir, autoritaire.*

Reste. Ta mère ne serait pas partie. Elle m'aidait de sa *présence.* Tu m'aideras de tes *conseils. (Il appuie sur les deux mots.)*

Denise reprend son ouvrage. Léonce entre, sa casquette à la main, salue.

LÉONCE, *d'une voix rude.*

Bonjour, patron.

M. DAVESNES, *chaudement.*

Bonsoir, Léonce.

LÉONCE *adoucit sa voix pour saluer Denise, qui lui tend la main.*

Bonsoir, Mademoiselle Denise.

DENISE, *joyeusement.*

Bonsoir, Léonce. C'est amical à vous de venir. Asseyez-vous.

LÉONCE, *rudement.*

Pour ce que j'ai à dire, c'est pas la peine; autant rester debout. *(Il regarde M. Davesnes.)* Patron, je viens vous donner mon congé; j'en ai assez, de la fabrique. Il ne manque pas de bons ouvriers. J'ai laissé les outils où je les ai trouvés, il y a cinq ans. Ce que vous avez fait pour moi, je le garde là *(il tape sur son cœur).* Merci. *(Il tend la main à M. Davesnes.)*

[1] Voir le *Mouvement Féministe*, nos 218 et 219.

M. DAVESNES *la prend et la garde. Bas et comme un appel.*

Léonce! ... Ne partez pas ainsi. Qu'y a-t-il eu ces derniers jours? Mon fidèle compagnon, n'avez-vous plus confiance?

DENISE *avec intention, pense à la fille de Maria.*

Il y a des chagrins qui prennent les pensées, et le travail s'en ressent.

LÉONCE *la regarde et se demande si elle sait.*

J'ai saboté l'ouvrage, ces temps, aussi je ne réclame pas ma paie.

DENISE *le regarde avec insistance.*

Maria aura de la peine à donner le tour.

LÉONCE, *violent et amer.*

Elle s'arrangera. Les femmes sont adroites pour arriver à ce qu'elles veulent.

DENISE, *doucement.*

Croyez-vous? Les circonstances sont souvent plus fortes qu'elles, et elles ont bien du chagrin de n'avoir pas toujours su les dominer.

LÉONCE *comprend qu'elle sait.*

Vous croyez?

DENISE, *avec force.*

J'en suis sûre.

Pendant ce dialogue, M. Davesnes va dans le fond du salon, rassemble des livres et des papiers sur le bureau. Il revient sur le devant de la scène.

LÉONCE *avec rancune, s'adresse à* M. *Davesnes.*

Vous m'aviez promis un avancement, et vous ne me l'avez pas donné. J'ai été en colère contre vous. Vous devez pourtant assez me connaître pour savoir que ce n'est pas exprès, ce sale travail que j'ai fait. Je n'étais pas dans mon assiette.

M. DAVESNES, *lentement.*

Dès que vous l'aurez mérité, je vous mettrai dans la deuxième division. Je vous le promets. Vous m'avez rendu difficile et exigeant envers vous, Léonce, vous êtes mon meilleur ouvrier. Mais vous êtes un homme aussi, *(avec regret)* et j'aurais dû m'en souvenir.

LÉONCE, *avec orgueil.*

— Et un père honnête, Monsieur Davesnes, comme vous. Et qui veut que ses enfants, *les siens (il regarde Denise, pensant à la fille de Maria)* le restent et ne soient pas contaminés.

DENISE.

Vos enfants, Léonce, n'ont rien à craindre. L'exemple est tout. Ne leur donnez pas celui de flancher. Pour eux, restez; gagnez vos galons.

---

nature, un peu d'apaisement et d'élévation morale. La maladie la secoua rudement, mais sa pire déception fut alors la guerre franco-allemande, et la révélation qu'une Allemagne prussianisée et d'appétits mesquins s'était substituée à la vieille Allemagne, démocratique et philosophique, qu'elle avait aimée.

Ses replis sur soi dès l'enfance, ses déceptions de la vie, son chagrin matrimonial, ses perpétuels refoulements aboutirent, chez cette nature virile, à une sublimation par l'art, la philosophie et l'altruisme qui amena, après ses révoltes, la sérénité de la sagesse antique.

La philologie l'entraîna à étudier, après le grec et le latin, les langues orientales, l'hébreu, le syriaque, voire le chinois, duquel elle disait: « Mais le chinois, on n'a jamais fini de le savoir. » Elle avait travaillé le vieux français avec son mari. En 1863, elle donna des *Contes* à la manière orientale. Puis, dans sa solitude, elle composa ses *Pensées philosophiques* de 1862 à 1871, qui se terminent par les vers cornéliens intitulés *le Cri.* La plaquette qu'elle adressa à Caro, auteur de la *Philosophie de Gœthe,* lui valut un article retentissant à la *Revue des Deux Mondes,* consacrant sa réputation de poète, après une page magistrale de Barbey d'Aurevilly qui avait déjà surpris. Alors l'éditeur Lemerre publia un volume en 1874, réédité en 1889, sous le titre *Œuvres de Mme L. Ackermann: Ma Vie, Premières Poésies, Poésies philosophiques.*

Vers la fin de sa vie, Mme Ackermann vint s'établir à Paris, rue des Feuillantines. Sa maison, sans avoir la réputation d'un salon littéraire ou philosophique, reçut de nombreuses personnalités de marque: Caro, Ernest Havet, Aulard, Edouard Grenier, Sully-Prud'homme, François Coppée, Jean Lahor (le Dr Cazalis), Emile Chevé, Maurice Rollinat, les médecins Charles Letourneau et Gossi, et des femmes d'avant-garde: Mmes Havet, Caro, d'Agoult, Adam, Coignet et la baronne de Knorr (poétesse autrichienne). Mme Ackermann s'était fort amusée du fait que Caro ait fort longtemps répondu à des articles de la *Morale indépendante,* qu'il croyait d'une plume masculine, lorsqu'il découvrit que C. Coignet était une femme, « une femme très femme, malgré le talent d'exposition philosophique qui l'avait trompé ». Ainsi, l'amitié fut une des joies de la vieillesse de Mme Ackermann; ce fut même pour elle une sorte de sacerdoce; on allait à Nice ou aux Feuillantines, comme à une sorte de pèlerinage; comme dit Mlle Read: « Ceux qui avaient déjà souffert aussi savent combien son influence était fortifiante et reposante et quel courage ils puisaient auprès d'elle, non qu'elle s'efforçât de leur donner de vagues consolations, mais sondant avec eux les abîmes de la souffrance même, la généralisant, l'ennoblissant. Là est sa suprême puissance. Et ce n'était pas là de la littérature. »

D'après ses intimes, la retraite de Mme Ackermann tenait de celle des philosophes de l'antiquité; « la méditation était à la base de la conversation des fameux samedis de la rue des Feuillantines », mais aussi des entretiens individuels auprès de la vieille amie. Quelque chose nous en est parvenu, de rudimentaire et cependant de profond. Ce sont les *Pensées d'une Solitaire,* composées de 1859 à 1869, et éditées par les soins de

LÉONCE, *qui se rassérène.*

Mademoiselle Denise, c'est bien dit. Mais, même pour eux, je n'accepterai pas ma paye. C'est à vous *(s'adressant à M. Davesnes)* que je donne raison, malgré tout. J'aurais été humilié d'être récompensé. A présent je ne sais plus pourquoi j'ai été ainsi avec vous, patron.

DENISE *explique doucement.*

C'est peut-être contre vous-même, Léonce, que vous étiez surtout fâché, de sentir que quelque chose de plus fort que vous empêchait votre cœur d'être tout à l'ouvrage.

LÉONCE.

Oui, c'était juste comme ça. *(A M. Davesnes, un peu plus bas.)* Vous ne voulez pas me retirer votre confiance, patron, quand même j'ai démérité!

M. DAVESNES.

Jamais, Léonce. Je vous connais et je sais que, quand vous écoutez votre cœur, vous êtes dans le bon chemin. Votre jeunesse donnera à ma deuxième division l'élan et l'entrain qui lui manquent. Je compte sur vous. Allez! ... Vous êtes fait de ce bois dur et volontaire qui reste intact sous les coups de la hache et sur lequel on *s'appuie. (Il pose une main sur l'épaule de Léonce.)* La mort de ma femme m'a vieilli prématurément. Par moments je suis cassé, et si je n'avais pas...

LÉONCE, *avec admiration.*

Mlle Denise!

M. DAVESNES *regarde Denise, rêveur, suivant son idée.*

..... l'exemple de celle qui nous a quittés,.....

(Denise baisse un peu la tête comme prise en faute.)

je serais un homme fini! *(avec tristesse)* à cinquante ans!

LÉONCE, *d'une voix vibrante.*

Maître, ne dites pas ça ! Nous avons besoin de vous, nous vous aimons tous. Quand on rouspète, il ne faut pas y prendre garde. Ce qu'on regrette après, c'est pas de le dire! *(A Denise.)* Au revoir, Mademoiselle Denise, portez-vous bien. *(Il lui tend la main.)*

DENISE *garde sa main dans la sienne.*

Au revoir, Monsieur Léonce. Dites à vos enfants d'aimer fort leur maman *(en appuyant; sa voix tremble).* On n'en a qu'une! Même quand elle se trompe, il faut la défendre.

LÉONCE, *qui comprend l'allusion.*

Ça aussi.

Léonce et M. Davesnes se donnent une forte poignée de mains, sans rien dire.

Léonce sort.

SCÈNE III

M. DAVESNES. DENISE.

Denise reprend sa broderie. M. Davesnes reprend sa place dans son fauteuil

M. DAVESNES.

Je dois dire que tu m'as servi comme un très bon avocat. Sans toi, le ménage de Léonce serait, à l'heure actuelle, dans une mauvaise impasse.

DENIES, *qui s'enthousiasme.*

Je suis plus âgée maintenant, je comprends bien des choses. Tant de portes se sont ouvertes devant les femmes, qui leur permettent de mieux aider. Et quand nous aurons le droit de vote, nous lutterons contre l'alcoolisme. C'est dans ce domaine-là que la femme est le moins soutenue.

M. DAVESNES.

Qu'elle fasse de l'œuvre sociale tant qu'elle voudra, mais qu'elle reste féminine et qu'elle accomplisse impeccablement la vocation pour laquelle elle a été créée.

DENISE *tire vivement l'aiguille.*

Elles ne se marient pas toutes; et on a bien fait de donner de nouvelles activités aux femmes, leur permettant de gagner honnêtement leur vie.

M. DAVESNES *sourit.*

Tu sais, ma petite, il ne faut pas se faire trop d'illusions. Celles qui veulent être honnêtes, le resteront malgré tout. Les autres... *(il hausse les épaules)* il faut les plaindre.

DENISE, *vivement, qui suit son idée.*

Il y a pourtant des circonstances qui sont plus ou moins défavorables, et rendent presque incapable une vertu qu'il faut garder au prix de tant d'efforts. Et c'est pour celles-là que nous, qui avons du temps et la vie facile, devons travailler.

M. DAVESNES.

C'est un beau programme. Que chacun fasse dans son domaine tout ce qu'il peut, pour augmenter le bonheur de la collectivité, par une entr'aide intelligente et bien organisée. Mais je le répète: Tant qu'une femme ne saura pas diriger son mén.....

Denise qui se lève vivement, lui met la main sur la bouche, et partant d'un éclat de rire:

DENISE.

Je t'en prie, chéri, tais-toi. *(Conciliante.)* Je vais m'occuper du souper. Ouf! ...

Elle se sauve en courant.

RIDEAU.

BL. HAHN.

Mlle Louise Read et du poète Ledrain en 1883, rééditées en 1903. Ce ne sont pas des extraits de journal intime, mais seulement des mots, des réflexions jetées sur le papier, sous cette forme laconique; et dans leur beauté lapidaire, ils expriment assez bien l'âme de Mme Ackermann à l'époque des *Poésies philosophiques*, son ascendant moral et son idéal élevé.

Puis, ses onze dernières années n'ont plus été qu'une méditation individuelle ou partagée avec quelques intimes, sans aucune production littéraire. Son stoïcisme n'a jamais méprisé la douleur; mais à cette phase finale, il s'est élevé jusqu'aux hauteurs sereines de l'acceptation et de la résignation. Mlle Read me l'a dépeinte devenue très compatissante et peut-être plus féminine qu'auparavant, recherchant l'enfance, grand-maternelle, sinon maternelle, et d'une philosophie apaisée, d'une sérénité presque religieuse. Jules Barbey d'Aurevilly, définissant la poésie de Mme Ackermann, avait écrit déjà: « La femme, qui se retrouve le plus quand elle veut cesser d'être, se retrouvait dans les vers inouïs de Mme Ackermann. Les larmes immortelles de la Pitié, chez cette révoltée généreuse des douleurs du monde, n'ont jamais séché sur son athéisme attendri. »

Mme Ackermann ne fut pas ce qu'on a coutume d'appeler un esprit fort. Si elle nous paraît une pure cerveline, c'est que la vie n'a pas épanoui sa nature de femme et qu'elle demanda à l'intellectualisme — à une époque où l'on croyait à la toute-puissance du Savoir et à l'avenir de la Science, érigés en dogmes — la sublimation de ses secrètes aspirations. Elle n'a connu l'amour que dans le veuvage, ignora la maternité: l'enfant aurait épanoui son âme et fleuri d'un sourire sa poésie austère. Elle scruta pendant un demi-siècle le problème de la Mort et de la destinée, hantée, tels Baudelaire, Maupassant, Heine... Le déterminisme même ne la satisfit pas; l'évolutionnisme plaisait à ses tendances panthéistes, mais sans lui donner une philosophie conforme à ses besoins intellectuels et affectifs. On a voulu la rattacher au spiritualisme éclectique de Victor Cousin, au pessimisme de Schopenhauer; mais elle ne se rallia à aucun système, plus préoccupée de l'éternel pourquoi des choses que de lui chercher une solution: « Fatalité: voilà le mot de l'univers, depuis l'atome invisible jusqu'à l'homme. Prononcer celui de liberté, c'est n'avoir aucune idée des lois inflexibles, qui enchaînent toutes les manifestations de l'être. » En religion, on souligna son « matérialisme déprimant », son « orgueil luciférien ». Son scepticisme n'est, selon l'interprétation de la psychanalyse, que la traduction des replis sur soi, des déceptions, des perpétuels refoulements, et son pessimisme l'expression d'une activité trop comprimée. On grava sur son tombeau, à Nice où elle s'éteignit le 2 août 1890 après un court séjour, les derniers vers qu'elle avait composés:

J'ignore... un mot, le seul par lequel je réponde
Aux questions sans fin de mon esprit déçu;
Ainsi, quand je me plains, en partant de ce monde,
C'est moins d'avoir souffert, que de n'avoir pas su.

(A suivre.) MARGUERITE EVARD.